Saïd Mohamed

Jours de liesse

Illustrations
Coline Bruges-Renard

Préface
Jacques Morin

Collection Pleine Lune

I

Dans les rues vides à certaines heures si rares quand la ville dort encore, lavée par la nuit de sa furie, de ses portes déborde un trop plein de néant.

Elle semble procéder par étouffement.

Ses avenues comme des doigts s'agrippent dans les moindres failles de la terre.

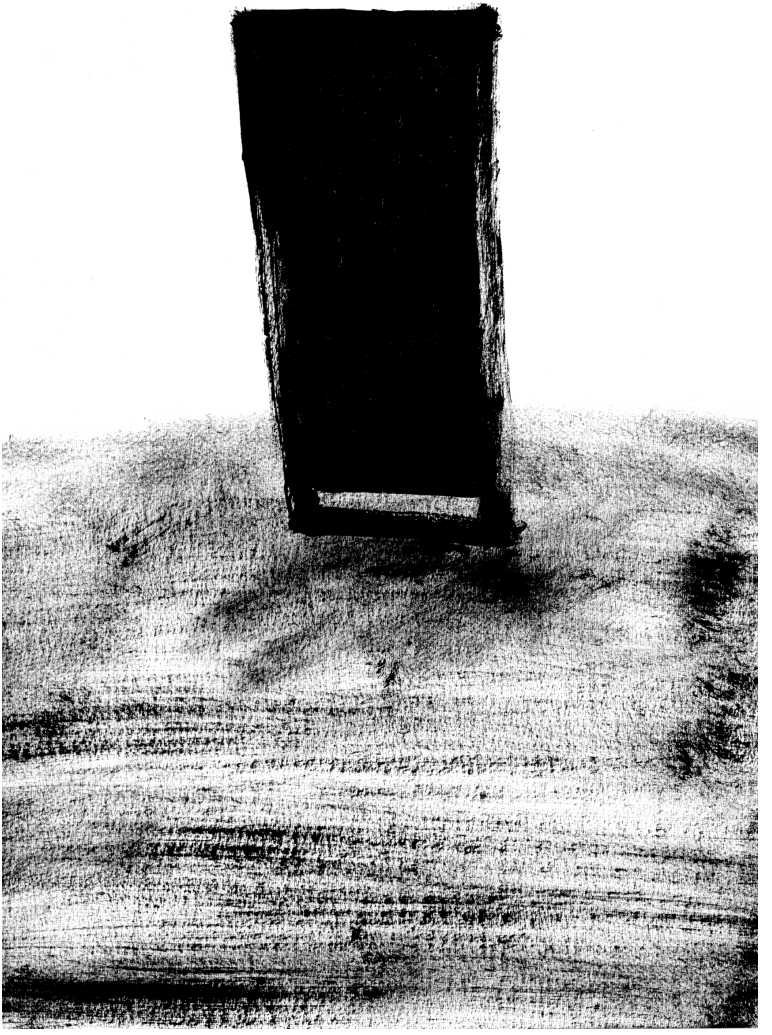
Elle pousse l'ocre le rose le vert et le violet toujours plus loin.

Les étrangers en la quittant maudissent cette cité d'être si laide, belle et impénétrable.

Elle est conquête de l'inconnu, territoire de l'abject et déraison réunis, perspective du miroir où converge une image non réelle en un seul point de fuite.

À Bab Doukala, cap des passages, porte des départs y viennent ceux qui partent ou font semblant.

Car comment croire que demain puisse exister ?



II

À Bab Doukala il faut s'être roulé dans la boue, les déchets de légumes et les couleurs emmêlées des montagnes de carottes, d'oignons blancs, de patates, de citrouilles, d'oranges, de bananes, de tomates, de courgettes, d'aubergines.

Y avoir entendu les cris des charretiers, les insultes des acheteurs.

Ainsi à Bab Doukala va le peuple qui patauge dans la richesse et l'indigence.

Peuple, sombre de gueux fiers. Foule laide et grouillante, de nobles et de mendiants mélangés.

Pourquoi aurait-il peur de l'avenir ?

Riche de ces millions de grains de poussières qui forment des nuages.

Riche de l'âge de la puissance et de la force des filles au sourire de faucon.

III

Ce peuple dérisoire, avec sa famine et son irrésistible envie de forniquer, avance en se tenant les testicules à pleines mains.

Il regarde la belle femelle aux jambes gracieuses, à la courbe des reins qui appelle le mâle dans un rut permanent.

Cette princesse se brisera les dents une à une pour ressentir l'enfantement, maudira son ventre vide, tombeau sans fortune à venir.

Elle martèlera le sol, damnera les esprits, boira du lait de femme, se baignera parmi les crapauds.

Elle fera égorger un agneau, répandra le sang sur le sable, distribuera la chair aux mendiants, et jettera les restes aux chats.

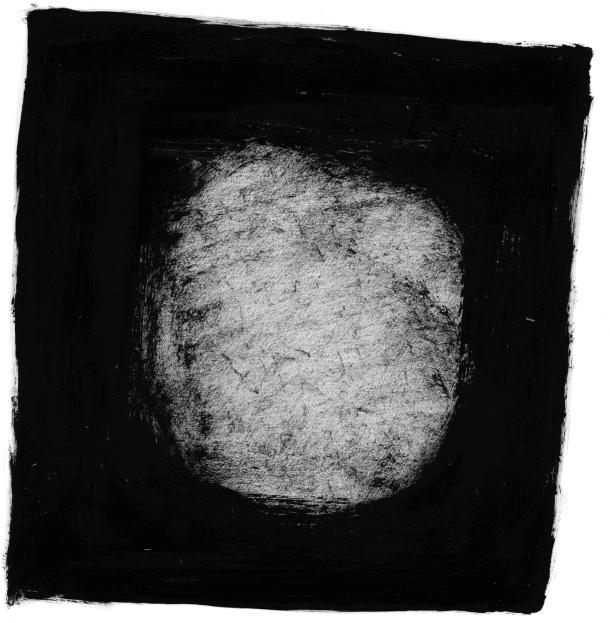
Elle se badigeonnera les fesses, d'argile délayée dans l'urine d'ânesse, se frottera le vagin sur la pierre de la sagesse, hurlera, brûlera de l'encens, s'arrachera les poils du pubis et les cheveux par poignées.

Elle ira, fille de bordel prendre la sève de l'homme à la source espérant voir son ventre devenir rond.

Elle léchera les moignons des lépreux, apprendra par cœur des livres païens.

Deviendra cracheuse de feu, dresseuse de serpents, en place publique.

Lapera à la bouteille l'alcool de figues, suivra les enterrements. Elle deviendra sainte et non, mère.



Elle se plantera une courgette dans le ventre, volera un enfant à une putain, fera croire que ce bâtard est sien.

Avec ce fils, même imbécile, son statut paria, de femelle stérile ne sera plus de mise.

Son fils survivra à la poussière et aux sauterelles. Il marchera sur la terre avec les peuples en colonne d'ombres lasses et inhumaines.

Il poursuivra le coucher du soleil et bivouaquera près des rivières, sur un sol impropre aux cultures, errera à la recherche d'une vallée verte, une plaie nourricière de femme.

Il rêvera de miel, de peaux blanches et d'opium, mais ne connaîtra que la réalité pouilleuse.

À l'astre d'or enfanté du plomb, elle le vendra. Parqué au fond d'une cale de navire pour l'antichambre de l'Amérique, il partira.

Par la pensée, il pleurera de nostalgie une terre trop ingrate.

De l'exil, il geindra, en maudissant la mère patrie.

Elle rêvait pour lui de fleurs, de parfums, mais il a été privé d'odorat.

Il devait devenir un prince, découvrir des pays insolites, des joies sans privation.

Elle croyait en lui. Il n'a eu que des terres salées, le reflet du mirage, le front bas du menteur.

À son retour, personne n'habitait plus sa maison.

Ses parents l'avaient quitté, son troupeau et ses terres avaient été partagés.

Il a demandé des comptes, ce vagabond.

Trop heureux de n'avoir pas été accueilli par des jets de pierres.

Il n'est resté des siens que cette folle mendiante qui a marié ses filles au bordel.

Des promesses, il est revenu.

Il l'aura appris avec son sang et toutes ces années à errer autour du monde.

Il devait être prince, le voilà rien.

Riche, de la richesse du noble ou du mendiant.

Riche de la belle laideur, de l'impuissante virilité, ce vieillard au regard de braise pour qui la mort ne fera pas de différence.

IV

Nous avons tellement fumé l'herbe et mangé la cendre qu'en cours de chemin nous avons perdu notre route.

De toutes ces nuits, nous n'avons pas dormi, nous avons guetté dans le halo lunaire, par-dessus le mur, nous avons vu tomber la silhouette d'un ange et descendre lentement ses plumes du ciel.

Donne-moi la fièvre de la pipe où tu t'abîmes, et suivons du regard la pierre. Parions qu'elle atteindra sa cible : l'oiseau chantant librement l'hymne du néant.

Ailleurs il n'existe pas un spectacle aussi furieux que ces nuages.

Toute patrie à un nom criant le feu, un ciel noir de neige. Pétrir la terre et donner forme de réceptacle à la glaise où se coucher.

Terre femelle fidèle, de collines, de dos rond, de belles saisons. Nos années fuguent et nous lèguent la nostalgie en pourboire.

La conscience d'avoir été précédé par la rumeur et la mémoire d'avant nous font insulter le ciel.

Il n'y a pas de raison pour renoncer, le cours du fleuve ne renonce pas à son lit.

V

L'herbe sur la terre ne repousse pas à l'endroit où dort le chien jaune.

Il faut la fièvre des hommes de Bab Doukala pour attendre toute une journée de se vendre une heure, une semaine pour déboucher un égout, enduire une façade, carreler une terrasse.

Carreaux noirs et blancs posés en damiers. Partie d'échecs sans cavalier, ni pion ni fou.

Le noir pour absorber la lumière et le blanc reflet du vide. Sur ce grand jeu, rien ne se passe.

Aucun être vivant ne pénètre et ne ressort de ce squelette de la couleur comprenant le tout et le néant.

VI

Le regard circulaire embrasse les myriades d'hirondelles piaffantes dévorant les nuées de moustiques et la broderie blanche des montagnes incertaines.

Les Berliet rouges, aux injecteurs encrassés mastodontes en surcharge, lâchent des nuages de fumée, ils n'arriveront probablement jamais à destination.

Agglomération de poussières, cars, vélos, ânes.

Les hommes courent à des occupations vaines, des lunes sans lendemain.

Bruit furieux.

VII

L'ouvrier maçon, père de famille affamée, a bu le lait d'une femme enceinte, respiré l'encens, laissé couler le sang d'un coq noir sur la terre.

Il a suspendu une tête d'agneau au porte-bagages de son vélo et fait sept fois le tour des remparts dans le sens du soleil.

En rentrant chez lui après son labeur il a vu qu'un festin et un palais l'attendait.

Sa tête envoûtée résonnait, des coups la frappait drus, telle la peau de chèvre polie d'un tambour.

VIII

Des captifs traînent leurs chaînes avec, du lion l'haleine, de la hyène le rire et de l'âne le braiment.

Ainsi va le peu de sève, du tronc de l'oranger à ses feuilles encore vertes.

Visages avides et affamés.

Pouilleux croulant sous la rouille.

L'impossible désir envahissant qui tente de donner existence aux choses doit être chassé comme serpent.

Sous la porte s'infiltrent les poussières de corail, d'ivoire, de crottes de chèvre.

Incertaine image reçue.

IX

Gloire aux marins qui savent dans quelles eaux tumultueuses jeter leurs filets.

Les poissons sont les pains de l'eau.

Les mots, ceux du papier, sans le danger chaque jour renouvelé. Attendues par un ballet de mouettes, sur les vagues flottantes les barcasses du ronflement de la houle reviennent une à une, bleues vertes ou grises.

Pécheurs éternels dans le trou du roc. Baraques en agglomérat de roseaux, de pilé, de tôles et de filets mosaïques.

Empreinte de bout du monde.

Les chats sur un tas de goémon et de déjections arrachent aux goélands les entrailles des poissons.

Le flot chasse par envolées régulières les mouches vertes collées sur les araignées de mer éventrées.